

Trans-Atlantique Express

Roman d'anticipation

SOMMAIRE

Chapitre I-Le monde d'après : 2219 après Jésus Christ.

Chapitre II-Le rêve américain

Chapitre III-Le rêve d'un poisson

Chapitre IV-Tribulations amoureuses

Chapitre V : Meurtre en mer

Chapitre VI : Heureux qui comme Ulysse...

Chapitre VII : L'Amérique enfin !

Epilogue

Chapitre I : Le monde d'après, an 2219.

Guillaume était marin-pêcheur professionnel, il était son propre patron malgré sa jeunesse, comme beaucoup de ses collègues de la côte Bourbonnaise. Il possédait sa propre barque, nantie d'une seule voile latine sur le mât unique, son vaisseau mesurait presque six mètres et il en était très fier. La tradition maritime du Bourbonnais, bien qu'assez récente, était déjà ancrée chez ses fils et ses filles et Guillaume savait manier son embarcation mieux que ne l'avait su son père avec la sienne, ce qui avait d'ailleurs peut-être causé la mort du vieux.

Il pensait souvent à son père quand il embarquait tôt le matin, au destin qui l'avait rendu marin quand ses ancêtres avaient tous été éleveurs de bovins ou d'ovins, à l'histoire de sa région et du monde autour et au curieux tournant que l'humanité prenait maintenant, après avoir longtemps cru que l'avenir était une ligne droite, celle du progrès scientifique.

Avant l'ère des grands cataclysmes, le Bourbonnais était terre d'élevage, d'agriculture et de tourisme vert ou historique. Les nombreux châteaux et vestiges, témoignant de la riche histoire de la province berceau des Bourbons, retenaient alors les touristes attirés par la nature préservée de la région. L'Auvergne¹ proche et ses sommets fumants avait aussi profité des visiteurs de passage, surtout quand la fin des véhicules à roues avait sonné également la fin de l'industrie du pneumatique. Michelin avait fermé, les concurrents aussi et tout un pan de l'industrie auvergnate moribonde avait rejoint les neiges d'antan.

A cette époque d'élan économique, sursaut industriel après la grande pandémie en multiples vagues qu'avait connue l'humanité et qui avait débuté avec le fameux Covid 19, tout semblait encore possible à l'humain et la dernière frontière restait celle du système solaire, puisque Mars et Vénus avaient été conquises. La purge causée par les maladies virales avait permis de réduire considérablement les hordes d'inutiles et d'affamés et les grands industriels, enfin satisfaits de la tournure qu'avait pris les choses, ayant fixé la population à un milliard tout rond, veillaient secrètement à ce que les mutations des virus, on les appelait désormais variants pour ne pas effrayer les populations qui en étaient victimes, fassent suffisamment le ménage de temps en temps parmi la plèbe.

Sans le contrôle des états souverains, alors que le gouvernement mondial centralisé à Genève n'était qu'une extension à peine cachée des milliardaires internationaux, les chercheurs les plus audacieux profitèrent de la relative inculture

¹ Ne jamais confondre devant un Bourbonnais sa région et l'Auvergne : il se fâcherait.

scientifique des dirigeants pour leur promettre un progrès sans limite, rapide et dont les plus grands bénéfices leur seraient réservés. Ils demandèrent pour cela des moyens considérables et la levée de tout contrôle. L'enjeu était l'énergie illimitée, l'accès à la vitesse de la lumière et peut-être à d'autres terrains de jeux que la planète Terre, bien abîmée. Les physiciens promirent ainsi plus que la Lune : ils parlaient de galaxies lointaines, d'expansion de la race humaine à travers un espace infini et de ressources illimitées. Cela parlait aux plus jeunes et aux plus audacieux des dirigeants, qui approuvèrent des projets démentiels d'accélérateurs de particules et fournirent les moyens demandés.

Les biologistes n'étaient pas en reste et ils soufflèrent aux plus vieux l'espoir du retour de leur jeunesse, de l'immortalité et de la vie éternelle dans un corps en pleine santé, sort qui serait réservé à une élite sélectionnée bien entendu. Les crédits furent alloués et dans des laboratoires sous-marins, les expériences de génie génétique commencèrent sans aucun garde-fou.

Le Bourbonnais était alors une terre préservée dans ce qui avait été la France et s'appelait alors Westeuropa, regroupant la péninsule ibérique, les pays francophones et l'Italie. La Grande-Bretagne était une terre quasi déserte, la population n'ayant pu résister à la guerre civile qui avait suivi les grandes pandémies. Un virus mutant particulièrement vicieux avait fini le travail, ne laissant que quelques îlots isolés d'humanité, si on peut appeler ainsi les groupes misérables qui tentaient de survivre aux bandes errantes de pillards.

Les pays centraux comme l'Allemagne, la Hollande, les Balkans, la Hongrie, la Croatie et quelques autres dont les pays nordiques, formaient l'alliance nommée Centreuropa. Les pays plus orientaux, comme l'Ukraine annexée en 2132, la Pologne rachetée à l'Allemagne en 2145 et les plus petits ayant rejoint volontairement la Grande Russie, formaient l'Union Russe, contrepoids au nouvel Empire Ottoman qui régnait au sud-est, ayant englouti la Grèce, Malte, la Crète et quelques autres.

Cet âge d'or du Bourbonnais avait permis le développement sans précédent du tourisme local, avec comme conséquence la réfection de la quasi totalité des châteaux et monuments, l'aménagement des berges de la rivière Allier et même la construction du quatrième pont tant attendu à Moulins !

Puis l'absence de contrôle et de limite imposée aux généticiens commença à produire des effets, d'abord cachés, puis de plus en plus visibles. La plupart des espèces animales sauvages avaient déjà disparu, les survivantes furent modifiées, dans un premier temps par la volonté des apprentis-sorciers dans leurs laboratoires secrets, puis par accident et enfin par volonté d'une nature bafouée qui procéda aux ajustements nécessaires à la sauvegarde de la biodiversité. Les calamars géants

proliférèrent sans limite avec la disparition du dernier cachalot, ils avaient entamé depuis longtemps leur croissance et atteignaient en 2180² une centaine de mètres de longueur pour un poids de plus de 7 tonnes, même les derniers orques les craignaient. Pour pallier cette stupéfiante menace, qui s'attaquait à leurs laboratoires sous-marins, les généticiens firent muter les requins tigres en une nouvelle créature sensée être docile et devenir leurs chiens de garde aquatiques.

Ce rôle devait d'abord être dévolu aux dauphins, mais leur intelligence limitait leur docilité et le dernier de ces mammifères marins disparut entre les tentacules d'un calamar mutant sans provoquer le moindre émoi parmi l'humanité, dont la majeure partie l'ignorait et le reste s'en moquait. Les requins tigres furent donc sélectionnés, améliorés par l'ajout de sept tentacules dorsaux nécessaires aux tâches complexes qu'on voulait leur faire accomplir. Puis on fit croître la taille de l'espèce mutante jusqu'à atteindre une trentaine de mètres de longueur, pour un poids d'une centaine de tonnes, les arrières-pensées militaires étaient bien présentes dans cette création, même si on parlait aussi de transport, de remorquage et de chasse aux calamars géants.

Chaque requin mutant de la nouvelle espèce était doté à la naissance d'une puce reliée à son cerveau et il était parfaitement assujéti à la volonté de ses maîtres humains. La reproduction était sévèrement limitée et il n'était absolument pas question de laisser un tel prédateur proliférer, ce qui aurait signifié la fin des derniers gros poissons, de la plongée sous-marine et de la totalité des mammifères marins, devenus déjà si rares.

Puis les physiciens laissèrent l'enfer se déchaîner sur terre en ratant une expérience d'accélération de particule. Genève disparut de la carte, les plaques tectoniques furent bien secouées, se morcelèrent et de grands morceaux s'enfoncèrent dans le manteau planétaire, la plupart des volcans se rallumèrent et leurs fumées obscurcirent le ciel durablement. De 2192 à 2194, l'hiver nucléaire régna sur la Terre, provoquant la disparition de la quasi-totalité des espèces animales sauvages qui avaient survécu à l'homme, tout au moins les espèces terrestres, car les bêtes aquatiques au contraire proliférèrent, profitant de l'absence du plus grand des prédateurs.

Les humains qui n'avaient pas été exterminés par les premières secousses telluriques purent survivre en sacrifiant le cheptel, c'est ainsi que les animaux domestiques à leur tour subirent la dure loi de l'extinction et en deux ans la plupart des bovins, caprins, ovins, puis canins et félins furent dévorés. On commençait à entendre parler de cannibalisme quand la lumière revint progressivement et on put alors constater les dégâts sereinement.

2 Dernière mesure scientifiquement réalisée.

L'humanité ne comptait plus que vingt pour cent de son effectif d'avant le cataclysme, soit environ deux cents millions d'individus, principalement répartis en Afrique subsaharienne et en Asie. L'Océanie avait disparu entièrement sous les flots, ainsi que la majeure partie de l'Amérique, en fait toute la façade pacifique, et un bon morceau de l'Europe. Les milliardaires avaient réussi à diminuer drastiquement la population humaine, mais ils n'avaient pas suffisamment maîtrisé le phénomène et leur puissance et leur richesse avaient disparu avec eux. Les populations survivaient tant bien que mal, privées des ressources de la haute technologie, qui ne pouvait plus s'exprimer en l'absence d'industrie et encore plus, d'informatique.

Globalement le niveau technologique était redescendu à celui du début du vingtième siècle, ce qui était déjà miraculeux si on y réfléchissait bien. Les sources d'énergie fossiles étaient taries ou inaccessibles, l'énergie renouvelable avait perdu beaucoup de son utilité en l'absence de réseau de distribution électrique centralisé et fiable. La plupart des éoliennes géantes étaient tombées, les barrages avaient cédé et les grandes infrastructures n'avaient pas résisté aux tremblements de terre qui s'étaient succédé les uns aux autres pendant deux ans et qui revenaient encore périodiquement.

Sans le secours de l'électricité ni du moteur, l'humain dut recourir de nouveau à sa force musculaire, puisqu'il avait mangé le cheptel qui aurait pu l'aider, tout au moins il n'en restait pas grand-chose. Le Bourbonnais était maintenant en bord de mer, enclavé par le grand Océan Atlantique au nord, à l'est et à l'ouest, alors qu'au sud les volcans d'Auvergne, réveillés par les turpitudes humaines, avaient transformé la région de Clermont-Ferrand en enfer soufré. La population Bourbonnaise s'était reconvertie massivement dans la pêche, ses eaux côtières étant particulièrement poissonneuses et c'est ainsi que le père de Guillaume, ayant perdu son troupeau de bovins charolais, échangea sa dernière génisse, qu'il savait malade, contre une bonne barque.

Guillaume naquit cette année-là, enfant de l'amour non désiré, mais accueilli avec joie et un peu de crainte en l'absence de structures hospitalières pour sécuriser les accouchements. Ce fut d'ailleurs le sort de sa pauvre maman que de périr à la venue de son fils et Guillaume ne connut de sa mère que les récits que lui en faisait son père. Aucune photographie, aucun souvenir, rien de permettait à l'amour filial de représenter celle qui lui avait donné le jour et Guillaume en ressentait un grand manque affectif, ce qui le rendait parfois dur comme la pierre. Il faut dire qu'il avait été élevé par un père devenu veuf trop tôt et qui n'avait jamais retrouvé l'amour, se moquant même fréquemment de ce sentiment qu'il trouvait surfait.

Les années passèrent et Guillaume apprit avec son père son métier. L'élève dépassa bientôt le maître et Guillaume put acquérir sa propre barque. La pêche

devenait de plus en plus dangereuse, car les calamars géants pullulaient, leur prolifération n'était freinée que par la voracité des requins tigres mutants, qui étaient leurs seuls prédateurs. La présence des grands poissons, qui se reproduisaient maintenant sans puce de contrôle et faisaient ce qu'ils avaient envie, c'est-à-dire manger tout ce qu'ils croisaient, avait le gros avantage d'éloigner les calamars, mais aussi le gros inconvénient de représenter un danger encore pire.

Une barque de six mètres est un gibier tentant pour un calamar, qui sait qu'il peut aller chercher avec ses fouets principaux la chair humaine qui dirige l'embarcation, mais le poisson n'est pas en reste puisqu'il peut fracasser la coque de ses mâchoires monstrueuses et déjeuner lui aussi avec du bon marin bien frais. Les deux prédateurs géants avaient rendu la pêche bien dangereuse, mais heureusement la rareté relative des grandes bêtes permettait encore les sorties en mer sans qu'elles ne s'apparentent à un suicide.

Certains audacieux avaient voulu augmenter la taille de leurs bateaux pour éviter le danger des monstres marins, mais c'était peine perdue, car les tentacules des calamars allaient chercher très loin à bord les proies que l'invertébré convoitait. Quant aux requins, ils mordaient les gouvernails des plus gros bateaux, déchiraient les filets ou fendaient la coque de leurs dents acérées. La meilleure solution restait une barque rapide, pourvue d'une bonne voile, ne sortir que par bon vent et surtout rester près des côtes, prêt à rejoindre les hauts fonds le plus vite possible.

Les plus riches dotaient leur bateau d'un moteur électrique d'appoint, alimenté par batteries payées à prix d'or. D'autres comptaient sur des fusées embarquées, dernier recours en cas de danger extrême, car ces engins propulsaient alors la barque à grande vitesse, au risque parfois de la retourner, pour une courte durée, en théorie suffisante pour échapper au péril imminent. Les rares vaisseaux de transport utilisaient des équipages de rameurs ou de pédaleurs, car les pédalos collectifs permettaient d'atteindre une bonne vitesse sans alerter toute la faune environnante par le claquement des rames frappant la surface de l'eau.

Le transport maritime était réduit à sa portion congrue, mais de toutes façons la Chine ne produisait plus de surplus à destination de l'Europe. Sa population réduite à moins de vingt millions d'individus, la surpopulation ne menaçait plus l'empire du milieu, qui se contentait de cultiver son riz et de revenir aux racines de la méditation traditionnelle, tout comme l'Inde et ses voisins. Le seul continent encore un peu peuplé restait l'Afrique, avec la moitié de la population mondiale à son actif, soit un peu plus de cent millions, qui tentaient tant bien que mal au sud du continent de restaurer une industrie digne de ce nom.

L'inconnue était le sort de l'Amérique. Toutes les liaisons avaient été rompues, mais il se disait que les yankees, réfugiés dans des forteresses souterraines invincibles, avaient pu conserver un niveau de technologie et de production supérieur au reste du monde. Le continent avait perdu plus d'un tiers de sa superficie, on le savait, mais il en restait assez pour abriter une grande nation. Des américains étaient parvenus à traverser l'Atlantique, juste après le retour du soleil, à bord de yachts miraculeusement rescapés des catastrophes. Puis les visiteurs d'outre océan s'étaient fait rares, ceux qui parvenaient aux côtes européennes parlaient d'attaques de calamars ou de requins et annonçaient que leur départ serait un adieu, ils ne tenteraient plus la traversée, en tous cas pas sans un motif impérieux. Le dernier américain à visiter la côte Bourbonnaise repartit en 2198 avec la ferme intention de rejoindre l'Afrique.

Les visiteurs avaient eu le temps de vanter la résilience de leur pays, parlant de remise sur pied du réseau électrique, de remise en fonction de centrales à fusion et même du projet de leur président de faire voler à nouveau des avions, au moins dans le ciel national. Tant et si bien que l'Amérique était devenue un nouvel eldorado dans l'esprit de la plupart des jeunes gens et Guillaume n'y faisait pas exception. Orphelin de mère et fils unique, il ne pouvait pourtant pas abandonner son père, qui n'avait que lui au monde et se résignait à rester sur la côte Bourbonnaise, où on ne vivait d'ailleurs pas si mal.

Guillaume avait atteint ses vingt-cinq ans quand il perdit son père. Il faisait beau temps, avec un peu de vent, soit l'idéal pour aller pêcher et il devait le rejoindre au large du port d'Avermes. C'était un bon endroit pour la pêche au filet léger, avec peu de fond, quelques rochers à surveiller, mais beaucoup de poissons. C'était meilleur qu'au large d'Yzeure, où le fonds descendait brusquement, ce qui pouvait devenir très dangereux, car la présence de monstres marins y était souvent relatée.

Guillaume habitait Moulins, cité devenue le berceau de l'industrie de transformation des produits de la mer. Le marché au poisson de Moulins était renommé, une usine de conserve avait même pu être montée et des spécialistes du fumage, qui ne s'occupaient jusqu'alors que de saumon dans le sud du Bourbonnais, étaient venus s'installer plus au nord et avaient de grands projets. L'avenir économique semblait radieux, il faisait beau et Guillaume s'attarda un peu auprès de sa fiancée, Kévina, car il voulait lui parler du futur et en particulier de mariage.

Guillaume était pragmatique et puisqu'il était coincé ici, il devait organiser sa vie du mieux possible, c'est pourquoi il songeait à convoler en justes noces, puis à se reproduire. Il rêvait toujours d'Amérique, mais il savait que ce n'était plus qu'un rêve et il se targuait d'être réaliste.

Guillaume finit par lever l'ancre et aller pêcher. Sur les lieux favoris de son activité habituelle, il ne vit pas la barque de son père. En revanche il remarqua des débris de planches à la surface, mais ce n'était pas une chose inhabituelle, car les rochers étaient dangereux dans les parages et les marins qui avaient cassé du bois sur cette portion de côte étaient légion. Le fond à cet endroit n'excédait pas quatre mètres et en théorie nulle mauvaise rencontre n'était à craindre. Mais la théorie est faite pour être battue en brèche et la réalité est malheureusement souvent faite d'imprévu.

Le jeune homme était intrigué de l'absence de son géniteur, mais pas inquiet, il n'avait d'ailleurs aucune raison de l'être et commença à jeter son filet à intervalles réguliers, attrapant quelques petits poissons au passage. Il était concentré sur son labeur, mais restait attentif à surveiller de temps à autre la distance qui le séparait des récifs les plus proches. Un pressentiment le fit se retourner sans que rien ne l'ait alerté auparavant, une sorte de sixième sens du marin accompli qu'il était, ou alors une vibration, un clapotement inhabituel ou une intervention divine, qui sait ? Toujours est-il qu'il se retourna et vit la grande nageoire qui fendait la surface à une cinquantaine de mètres, entourée par les remous que provoquait le déplacement des tentacules dorsaux : c'était un requin tigre mutant de belle taille.

L'animal se rapprochait à grande vitesse droit sur lui et Guillaume ne se berça pas d'illusion : il était la proie et sa seule chance résidait dans la fuite. La bête n'était pas la plus grande qu'il ait jamais vue, elle devait quand même mesurer dans les vingt mètres et peser plus de cinquante tonnes, il n'avait aucune chance de gagner le combat en l'affrontant. Le requin se contenterait de renverser l'embarcation avec ses tentacules, ou bien il mordrait la coque, provoquant une sévère voie d'eau et la barque coulerait. Une fois dans l'eau, Guillaume ne serait plus que de la viande sans défense.

Il actionna sa voile, tourna son gouvernail pour prendre le vent au mieux et gagner de la vitesse, puis il s'installa sur son siège de propulsion d'appoint : un pédalier permettait au pêcheur d'actionner une petite hélice qui ajouterait sa force de propulsion à celle de la voile. Ce système permettait d'ajouter un tout petit peu de vitesse à l'embarcation, mais il en avait besoin. Il devait foncer vers la côte pour rejoindre les hauts fonds, qui n'étaient pas loin. Il était déjà étonnant que ce requin s'aventure aussi près des terres, ses nageoires pectorales devaient racler le dessus des rochers et en s'approchant encore de la côte, il devrait renoncer.

Guillaume pédala de toutes ses forces alors que le sillage de la nageoire dorsale approchait, il ne fut bientôt plus qu'à quelques mètres et en se retournant, le jeune homme pensa à sa fiancée, puis à son père, qui ne le verrait pas revenir et se demanderait ce qui lui était arrivé. C'est là qu'il eut la révélation du drame : les morceaux de bois flottant qu'il avait remarqué en arrivant sur les lieux étaient les

restes de la barque de son paternel et son unique parent avait vraisemblablement été dévoré par le même requin qui le poursuivait.

Accablé de douleur et sonné par la révélation du drame, Guillaume cessa de pédaler, mais heureusement pour lui c'est le moment que le requin avait choisi pour renoncer à sa poursuite. Il avait déjà heurté deux fois à pleine vitesse des rochers sous-marins avec sa nageoire pectorale gauche et il risquait de se blesser gravement, il renonça donc et fit prestement demi-tour, rejoignant le large pour y chercher sa pitance.

Guillaume rentra au port d'Avermes, il gara son bateau et rentra chez lui pour y réfléchir sa douleur, il était désormais le seul membre de sa propre famille, car ses parents éloignés étaient tous décédés à sa connaissance. Il pouvait maintenant choisir seul son destin et il décida qu'après son deuil, il lui faudrait choisir une voie et s'y tenir.

Les funérailles furent virtuelles en l'absence de corps et l'héritage l'était autant. La demeure que son père et lui occupaient ne leur appartenait pas, le seul bien conséquent que son père aurait du lui laisser était son bateau, qu'il avait emporté avec lui dans la mort. Il vida la chambre de son ascendant des quelques vêtements qu'elle contenait, voulut sortir le lit et le matelas pour les vendre, car le matelas avait un peu de valeur. C'était en effet un matelas de laine du Bourbonnais, chose devenue extrêmement rare depuis la disparition du cheptel ovin de la région et son père lui avait toujours répété qu'il y tenait beaucoup. Il sortit donc le matelas de la chambre, avec une certaine difficulté, car son père bénéficiait d'un lit à deux places et le matelas était grand, lourd et encombrant.

Il le tournait dans tous les sens, cherchant une bonne prise pour le sortir de la pièce, l'agrippant comme il pouvait en le crochetant avec ses doigts, qui sentirent dans un coin une résistance, un objet dur enfoui dans la laine. Il examina les coutures, qui étaient intactes, ce qui signifiait que l'artefact caché dans le matelas avait été placé là, puis son père avait recousu le matelas pour mieux dissimuler son trésor. Voilà qui avait de quoi exciter son imagination et Guillaume se hâta de couper les coutures pour exhumer ce que son père avait si bien voulu cacher.

La boîte en métal qu'il sortit de la laine était rectangulaire, peinte en bleu clair et ne semblait ni très récente ni très solide. Une petite serrure faisait de l'œil à Guillaume sur le côté, mais il n'avait pas de clef pour contenter cette fiancée-là. Il n'avait aucune idée de l'endroit où son père avait pu cacher la clef, s'il ne l'avait tout simplement pas jetée. En effet, pourquoi garder une clef inutile puisqu'un coffret si bien caché n'est pas destiné à être ouvert ? Et puis conserver une clef impliquait la

présence d'une serrure, d'un secret et la meilleure façon de dissimuler l'existence de la boîte était de jeter la clef.

Le coffret était lourd, dans les cinq kilogrammes, ce qui était un poids important pour un objet de vingt centimètres sur quinze et une hauteur de dix centimètres, mais les parois de métal devaient être épaisses pour assurer une protection maximum au contenu et le matériau, si c'était bien de l'acier, devait être lourd. Ou alors c'est le contenu lui-même qui pesait beaucoup, il n'y avait qu'une seule façon de s'en assurer.

Avant d'ouvrir la boîte, le jeune homme était à la fois inquiet, car son père ne lui avait jamais rien caché, impatient, car il débordait de curiosité et en même temps déçu que son géniteur lui aie fait des cachotteries, ce qui dénotait un certain manque de confiance. La seule façon de dissiper sa gêne et son malaise était d'en avoir le cœur net : il saisit un marteau, un ciseau à bois et força la boîte. Elle n'était pas très solide en fin de compte, la tôle dont elle était constituée était épaisse, mais de piètre qualité, le rempart qu'elle constituait entre ce qu'elle protégeait et les voleurs était plus symbolique qu'autre chose. La paroi avait cédé sans que le jeune homme ne force beaucoup, le métal semblait mou, probablement un alliage de piètre qualité.

Guillaume ouvrit donc la boîte et y découvrit une liasse de feuillets couverts d'une écriture féminine inconnue. Il s'agissait visiblement de deux lettres, une adressée à son père et une autre adressée à « Mon petit Guillaume », ce qui était pour le moins surprenant. Le cœur battant la chamade, le jeune homme lut d'abord le courrier adressé à son paternel. C'était une sorte de lettre d'adieu. Le ton était chaleureux, mais mélancolique et dépourvu d'amour, on sentait que l'auteur de la lettre, qui était une jeune femme, qui laissait derrière elle un enfant qu'elle aurait voulu emmener avec elle, où qu'elle aille, avait des regrets et une forme d'amertume en elle. On sentait la gamine pas encore totalement adulte, trop gâtée, qui regrettait de devoir faire un choix alors qu'elle estimait avoir droit à tout ce qu'elle souhaitait. Une des dernières phrases faisait une allusion à sa destination « le pays des cow-boys » et Guillaume comprit que c'était l'Amérique du Nord.

La deuxième lettre, adressée à « Mon petit Guillaume », était rédigée comme suit :

—Je suis ta maman, Elodie. Ne me juge pas mal, mais je dois te laisser derrière moi. Je n'ai pas beaucoup de temps et je dois te dire tellement de choses ! Tu as presque deux ans et tu es mon amour, mais ton papa, en revanche, je ne l'aime plus. Je ne suis pas faite pour rester toute ma vie avec un pauvre pêcheur qui sait à peine manœuvrer sa petite barque et ne ramène pas assez de poissons pour faire plus que de ne pas mourir de faim. Des Américains sont venus sur la côte en yacht et j'ai rencontré Bob.

Il est grand, il est beau, il est intelligent et c'est un grand chef en Amérique. Il m'aime et je l'aime et je pense que tu comprendras ce sentiment plus tard, en tous cas je te souhaite d'être amoureux comme je suis moi-même amoureuse de Bob. J'ai été amoureuse de ton père, mais c'est fini, j'ai ouvert les yeux. Je voudrais t'emmener avec moi, mais la place est limitée sur le bateau et de toutes façons ton père refuse de te laisser partir avec moi. Nous sommes mariés officiellement et si nous attendons que le divorce soit prononcé pour que je puisse avoir ta garde exclusive, Bob sera parti. Je n'ai pas le temps et je veux partir en Amérique avec Bob, alors je suis contrainte de te laisser avec ton père. Ne m'en veux pas mon chéri, je n'ai pas le choix. Plus tard peut-être nous nous reverrons. J'ai fait jurer à ton père de te donner cette lettre quand tu seras plus grand, vers tes dix ans, quand tu pourras comprendre tout ça. Et quand tu seras un adulte, tu pourras toujours venir me voir en Amérique, tu seras le bienvenu. Bob possède en Caroline du Sud un immense ranch, avec des vraies vaches, des chevaux, des poules et plein d'autres animaux : là-bas il mange de la viande tous les jours alors qu'ici on mange du poisson, quand la pêche a été bonne. Je dois te laisser, je te fais des gros bisous, ta maman qui t'aime. »

Si la foudre lui était tombée directement sur la tête, Guillaume n'aurait pas été plus surpris. Il restait paralysé par les différents sentiments qui se livraient bataille en lui. D'abord la colère envers son père, qui lui avait toujours affirmé que sa mère était décédée de maladie. Ensuite la colère envers sa mère, qui l'avait abandonné alors qu'il était si petit, puis la tristesse et le chagrin pour son père, qui avait été lui aussi abandonné, avec un petit de deux ans pour solde de tout compte.

Après quelque temps un nouveau sentiment émergea du bouillon de culture de son esprit et c'était l'espoir, celui de revoir sa mère, avec une bonne dose de curiosité aussi. Il ne savait même pas à quoi elle ressemblait, son père lui ayant toujours affirmé ne posséder aucune photographie d'elle. Il y avait cru, car les appareils photographiques étaient devenus des objets rares, fabriqués en Centreuropa et valant une petite fortune, sans parler du coût de la pellicule, devenu prohibitif, ainsi que le développement. La photographie était revenue aux joies de l'argentique, car les ordinateurs étaient devenus rares et si précieux qu'il n'était pas question de les utiliser pour quelque chose d'aussi futile que de la sauvegarde de photographies numériques.

Né en 2170, son père avait connu une époque où chaque adulte et la plupart des enfants possédaient un appareil spécial, une sorte de boîtier plat comportant un grand écran en façade, qui était fixé sur l'avant-bras de chacun, l'écran était sensible à la pression et permettait la saisie des informations voulues. Une oreillette permettait la communication avec des correspondants sur toute la surface de la Terre, on appelait cela téléphoner. Les plus férus de technologie, ou les plus riches, s'étaient fait greffer des transmetteurs sonores directement au niveau de l'oreille,

sous la peau et la transmission entre le téléphone et le haut-parleur s'effectuait sans fil. Ceux-là avaient aussi un émetteur greffé au larynx, permanent et invisible, qui permettait une communication discrète, sub-vocale, avec ses correspondants.

Il existait aussi des lunettes qui portaient à la fois l'image et le son, mais elles étaient passées de mode pour une raison inconnue, et différents appareils électroniques permettant la prise de vues, l'enregistrement sonore ou visuel et même les odeurs pouvaient être conservées et restituées par certains dispositifs. Les sens naturels pouvaient tous être remplacés, augmentés ou aidés par des gadgets et cela posait même des problèmes psychologiques aux utilisateurs les plus fragiles, qui ne distinguaient plus le virtuel de la réalité.

Puis tous cela disparut du jour au lendemain. Les appareils étaient toujours là, ils pouvaient fonctionner, mais étaient en panne d'énergie une fois leur batterie épuisée. La disparition du réseau électrique empêcha le rechargement des batteries, qui aurait été inutiles de toutes façons puisque le réseau mondial d'ordinateur, qui gère les flux de données, stockait toutes les informations et gère la communication planétaire, était aux abonnés absents après l'apocalypse. Les ordinateurs qui ne gisaient pas sous l'eau n'étaient plus alimentés en énergie, ne bénéficiaient plus d'aucune maintenance et s'étaient arrêtés les uns après les autres, ramenant l'humanité à l'ère pré-électronique.

En tous cas Guillaume avait maintenant une raison supplémentaire de désirer voir l'Amérique et Kévina passait largement au second plan, sa jeune fiancée avait bien des attraits, mais il n'était pas assez amoureux pour la placer au-dessus de son envie de voyager vers l'ouest lointain. Non seulement l'attrait de ce grand pays à la technologie avancée s'exerçait naturellement sur tous les jeunes gens à l'esprit un peu entreprenant, mais la curiosité de retrouver son seul parent vivant venait ajouter une telle pression sur Guillaume que Kévina n'existait pour ainsi dire plus du tout.

Sa décision était prise et dans toutes les grandes actions humaines, c'est ce premier pas qui est le plus difficile à franchir, le reste n'est qu'un enchaînement logique d'actions destinées à se rapprocher du but, de la logistique pourrait-on presque dire. La stratégie était décidée, l'intendance devait suivre !

Guillaume n'avait plus qu'à franchir un Océan garni de calamars géants affamés et de requins mutants gigantesques très agressifs et il pourrait serrer sa mère dans ses bras, il sentait bien que l'amour maternel lui avait cruellement manqué toutes ces années. Son père avait eu quelques copines, mais rien de très sérieux et aucune n'était venue plus que quelques jours habiter à la maison, le jeune homme avait donc soif d'être materné et il comptait bien rattraper le temps perdu. Il avait peut-être même des frères et sœurs yankees sans le savoir et s'il avait soif d'amour

maternel, il avait encore plus d'envie de fraternité, de partage familial. Son père avait été sa seule famille, il lui tardait d'en découvrir une autre.